



La révolution pasteurienne

Gérard Gromer

15 avril 2014

« *Le mal a tout souillé, et l'homme entier n'est qu'une maladie.* »

Joseph de Maistre

Je ne me suis pas déplacé pour *Bienvenue chez les Ch'tis*, mais Dany Boon m'intéresse. J'aime ce qu'il fait. Il me fait rire, je l'ai vu à la télé. Plusieurs de ses spectacles existent en DVD, son show à Lille, au théâtre Sébastopol, ou à Paris, au Bataclan. Je les trouve étonnants, fous. Ses sketches me parlent, et sans vouloir faire de la philo pour classes terminales, j'ai envie de dire que ça traite de la condition humaine, du *Dasein*, ou plutôt oui, Dany Boon fait l'idiot. Idiot au sens premier du mot, c'est-à-dire être à sa manière unique, inimitable, et aussi être là par hasard, ne pas savoir pourquoi. Être un « unicum », quelqu'un qui n'existe qu'en lui-même. Mais écoutons aussi Voltaire : « Ce n'est point du tout pour faire une mauvaise plaisanterie qu'on a remarqué qu'idiot signifiait autrefois "isolé", retiré du monde, et ne signifie aujourd'hui que "sot" ».

Un sketch, le *Pyjama*, raconte ce qu'il en est du contact avec autrui et de ses difficultés. L'artiste entre en scène, épuisé d'avance, comme pour avoir depuis longtemps déjà tout donné. On se croirait presque chez Beckett. L'homme

apostrophe le public. Il est sur ses gardes, en alerte. Il ne comprend pas ce qu'il fait là, ce qui lui arrive, pourquoi tous ces gens dans la salle le regardent, et ont tourné leurs chaises vers lui : « Qui vous a laissé entrer ? Mais c'est qui, ces gens-là ? ». C'est un peu comme des cauchemars : vous passez un examen, vous êtes candidat, mais vous n'avez rien préparé. Vous ne savez que répondre à vos examinateurs, vous vous demandez ce qu'on vous veut, pourquoi on vous regarde ainsi. Vous voyez votre vie qui s'envole et vous-même, vous vous envolerez. Dany Boon esquisse parfois le geste de l'envol, penché en avant, les bras grand ouverts, sur un pied, l'autre en l'air.

Lorsque j'assiste à un spectacle de Dany Boon, ce que je regarde avant tout, c'est un corps, non un visage. Un corps en mouvement, une mise en jeu d'un corps mouvementé, dérangé, dérangent. Dany Boon arrive par les projecteurs. Ils s'allument, l'artiste apparaît, il est là, perdu, immédiatement imprévisible. C'est un corps qui se laisse facilement avaler par le fond de scène plongé dans la nuit. Il est en état de chute, tombé devant une assemblée de gens. Il se cramponne à une invisible main courante, pour tenir, se maintenir. C'est une sorte de satellite qui aurait perdu ses attaches, qui tourne sur lui-même et croit que le monde tourne autour de lui. Cette situation donne beaucoup d'importance aux mains. Ce sont les mains de quelqu'un qui a perdu la main, des mains incroyables, qui cherchent une prise, qui sont vides et qui s'agitent.

Dany Boon, c'est clair, fait de chaque one-man show une performance. L'artiste est très physique, ses aptitudes sportives, sa plasticité, son endurance sont d'autant plus manifestes que le corps se montre dissocié, morcelé, volontairement maladroit. Mais c'est aussi un corps qui parle, et qui, dans ce registre aussi, se montre imprévisible. Ainsi il a parodié l'ancien français et les Marie-Chantal, et il s'est enchanté de certains mots, comme « chevaleresque » qu'il prononce avec gourmandise. Ses sketches abritent des trouvailles ; je pense à cette idée délirante d'une cigarette fumée du côté opposé au poumon qu'il présentera au radiologue lors de la visite médicale. Mais il y a dans les shows de Dany Boon quelque chose de plus symptomatique. Dans *La lecture*, par exemple, il s'applique à lire, mais sans se soucier du sens de ce qu'il lit. Dans *Je vais bien, tout va bien* (1992), il est dans le

rôle du dépressif qui surmonte son anxiété en répétant en boucle, à intervalles réguliers, comme la méthode Coué : « je vais bien, tout va bien, je suis gai, tout me plaît, je ne vois pas pourquoi ça n'irait pas ». Au fond, ce que révèle cette parole vacante, faite de formules vides, polies, convenues, répétées jour après jour, et qu'on prononce, non pour établir un contact mais pour l'éviter, c'est le mensonge social qui gît dans ces phrases. Mieux vaut fuir l'échange vrai, car il est souvent désagréable et blessant.

Il y a dans les scénettes interprétées par Dany Boon quelques blouses blanches : un médecin généraliste, un gynécologue obstétricien, un psychiatre, un pharmacien. Et puis ce Ch'timi, fils d'un immigré kabyle, qui n'arrête pas, tout en gigotant dans tous les sens, d'évoquer son besoin de se tenir à l'écart, sa peur des contacts, et son auto-suffisance revendiquée, comme dans *Amis* où nous le surprenons dans une salle de mariage d'un mairie en train de prononcer un « oui » qui ne s'adresse qu'à lui-même.

On comprend ma curiosité pour *Supercondriaque*, le nouveau film de Dany Boon. J'avais hâte de le voir, hâte aussi de découvrir ce que devenait ce corps déjanté quand il est porté à l'écran. Des blouses blanches, il y en a, dans *Supercondriaque*, en abondance, et des murs blancs : nous sommes souvent à l'hôpital, dans un laboratoire, un cabinet médical. On retrouve aussi le besoin obsédant de se tenir le plus loin possible des autres, avec le héros du film, Romain Faubert, quadragénaire, célibataire, joué par Dany Boon. Un Dany Boon prisonnier d'une idée fixe, une phobie qui absorbe toute son énergie : la peur panique d'être contaminé. L'ennemi est d'autant plus redoutable qu'il est invisible, et que les risques de contamination, mais aussi de contagion, de pollution, d'intoxication sont bien réels – du virus VIH au césium 137 – dans un monde où la complémentarité entre le corps humain et son milieu de vie a été rompue.

Voici donc notre hypercondriaque en état de vigilance totale, désabrité, surexposé, embarqué dans un marathon d'auto-surveillance sans issue. Le paradoxe, c'est que ce grand phobique, replié en sa sphère intime, a aussi besoin d'une intense attache thérapeutique. Il veut être pris en charge, et demande à son médecin qu'il lui parle, le

cadre et le suivre. Cette envahissante demande est d'autant plus difficile à canaliser que le client du thérapeute, l'excellent Karl Merad, est aussi son ami.

Dany Boon est à la fois scénariste, réalisateur et interprète de ses films. Son héros, dans *Supercondriaque* entretient avec la contagion une relation de nature magique. Il fait partie des gens, nombreux, qui n'ont pas fait la révolution pasteurienne. Ce n'est pas un hasard si Dany Boon, dans un de ses sketches, déclare : « J'étais nul en sciences naturelles. Aujourd'hui je le paye ». Pasteur a gagné, mais la société garde en mémoire les terreurs passées du temps d'avant la bactériologie, quand savants et profanes s'accordaient pour soutenir que les épidémies se répandaient par les miasmes, les vapeurs porteuses de fièvre, la manque de ventilation dans les hôpitaux et la promiscuité.

Qu'est-ce qu'un germe, un microbe, une bactérie pour cette mère qui promène son gamin, ramasse le biscuit que l'enfant vient de faire tomber, souffle dessus avant de le lui remettre, miraculeusement épargné de la moindre souillure ? Saint-Simon appelait les maladies sexuellement transmissibles les « maladies de venin ». Elles terrorisaient la cour. La maladie de venin des temps modernes, le virus VIH, est perçue comme le vecteur absolu de l'attaque infectieuse. L'épidémie, qui a semé l'épouvante, a généré des comportements irrationnels et les rumeurs les plus folles. Combien de femmes seules depuis de longs mois, à la veille de rencontrer un nouveau partenaire, ont réclamé une recherche de séropositivité : « on ne sait jamais ! » La presse, trop longtemps confrontée à la nature insaisissable du mal, ajoutait à la contagion un vocabulaire tout aussi délirant et dévastateur, ce qui faisait dire à Coluche que « le sida, ça s'attrape dans les journaux ».

Apparemment, ce n'est pas l'ignorance qui explique la phobie de Romain Faubert. Le personnage appartient à la nébuleuse paramédicale, c'est un professionnel, bien informé, qui sait ce qu'il faut savoir sur ce quelque chose appelé microbe, qui se transmet des individus malades aux individus sains. Et qui connaît les mesures à prendre pour rester sauf et protégé. Mais sa science est un savoir vulgaire, vulgarisé. Et la vulgarisation scientifique – ici je glisse de Faubert à Flaubert – crée une catégorie de bêtise que met en scène *Bouvard et Pécuchet*. Je note en passant que

ce savoir « canada dry » à caractère burlesque serait, d'après Flaubert, apparu avec les premiers pas de l'université populaire créée à Rouen par Pouchet, directeur du Musée d'histoire naturelle de cette ville, adversaire de Pasteur, l'homme qui a adhéré au dogme de la génération spontanée.

L'idée que se fait cet idiot de Faubert de la contagion n'a rien d'erroné. Mais son savoir ne lui est d'aucun secours. Aseptie ? Septicémie ? Infection nosocomiale ? Des mots inlassablement répétés, qui rythment sa vie, lui tournent la tête et s'avèrent chaque jour plus effrayants. Il lui faut des murs blancs, une chambre stérile. L'isolement. Ainsi, qu'il soit informé ou pas, son comportement échappe à la raison.

Pourtant, pendant la projection de *Supercondriquer*, ce n'est pas à Flaubert que j'ai pensé, malgré le nom donné par Dany Boon au héros de son film, mais à La Bruyère et aux *Caractères*. Faubert, en effet, a sa place dans la galerie de portraits, auprès de tous ces « curieux », ces « extravagants », ces personnages hautement comiques étudiés jadis au lycée. Onuphre le faux dévôt, Cydas le bel esprit, Narcisse l'efféminé, le collectionneur, le distrait, le financier avide, le valet enrichi, le prêtre mondain... La Bruyère sait comme personne attraper le mot, le geste, le tic qui qualifie ce qui s'appelle un « caractère ».

Voir Romain Faubert surgir aux urgences d'un hôpital parce qu'il fuit le contact humain, se crisper face aux magazines douteux d'une salle d'attente, ou repousser le baiser d'une personne pour ne pas prendre de risques, et le voir par ailleurs ne pas pouvoir de passer de son médecin traitant, pas de doute, pour le public, c'est le portrait d'un malade imaginaire que lui offre Dany Boon. Molière n'est jamais loin quand médecins et malades s'invitent dans la comédie humaine, d'autant plus qu'Argan, dans *Le malade imaginaire* est lui aussi saisi de folie hypocondriaque et du besoin de consulter. Argan d'ailleurs n'est pas seul, je pense à Sganarelle et, ça et là, à l'intervention des hommes de l'art qui, comme dans une scène grotesque de *Monsieur de Pourceaugnac*, cherchent le mal dans l'étalage des viscères de leur client. Je pense aussi aux petites pièces du début, au *Médecin volant*, à *L'Amour médecin*. Elles appartiennent à une très ancienne tradition satirique européenne.

Dany Boon partage avec le jeune Molière l'esprit de ces farces, parfois scatologiques, qui se moquent du médecin, des malades et de leurs marottes.

Dans Molière, le savoir médical est aussi chimérique que les malades sont victimes de leur imagination. Les médecins sont impuissants, jargonneux, fous, ou simplement abusés par leurs clients qui leur jouent la comédie. L'époque professe des diagnostics absurdes, elle purge, évoque le surplus d'atrabile, pratique la saignée, s'enivre de latin médical. Aujourd'hui, les Sganarelle, les Argan sont toujours là, Dany Boon le confirme, le malade imaginaire traverse les âges. Par contre les Diafoirus ont disparu. Un praticien qui exerce de nos jours peut inquiéter. Il existe des comportements inavouables, des médecins chercheurs plus chercheurs que médecins. À la Belle Époque, le Grand-Guignol, théâtre de toutes les peurs, dévoilait déjà l'aspect pervers de l'exercice hospitalier. Mais la médecine, sans être une science exacte, présente désormais des résultats qui imposent le respect. Il n'y a plus de place, dans ces conditions, pour le rire.

La trouvaille de Dany Boon dans *Supercondriaque*, c'est d'avoir dessiné en pointillé, en arrière de la relation soignant-soigné, la figure empruntée au cirque, du Clown blanc (Kad Merad) et de l'Auguste. D'un côté, le médecin pédagogue, celui qui tient le corps à bonne distance. De l'autre le handicapé, envahi par trop de corps, qui refuse de grandir et de voler de ses propres ailes.

Tout n'est pas réussi dans *Supercondriaque*. Dany Boon finit par perdre de vue ses lointains modèles, La Bruyère, Molière, la farce, le cirque. Il renonce à l'unité de lieu. Le rire n'a plus pour principale source la pathologie du héros. Un verrou saute. Faubert vient de se trouver la femme qui va le tirer de son désordre intime, peut-être parce qu'elle aussi n'est guère au courant d'elle-même. Oubliés les microbes, les virus, le sida. Emporté par un excès d'énergie nerveuse, Faubert embrasse, s'expose, perd la tête. Il a, comme on dit aujourd'hui, un rapport non protégé. Dans un de ses anciens sketches, il faisait le siège d'une pharmacie pour acquérir le Vitamor 500 qui peut le protéger du trépas, et voici qu'il ne craint plus ni le sexe ni la mort.

L'intrigue, alors, bifurque, s'emballe. L'histoire avec la fille se double, à la suite d'un improbable quiproquo, d'une rocambolesque odyssée humanitaire. Faubert, sans s'en rendre compte, change d'identité, devient un « malgré lui ». Il avance à découvert, côtoie en plein charivari des sans-abris, des réfugiés politiques. Plus loin, il goûte, lui le maniaque de l'hygiène, à la plus insalubre des prisons. Il s'évade enfin, avec la complicité retrouvée de son médecin traitant, mais n'échappe pas au mariage. Plus somnambulique que jamais, et toujours aussi mouvementé de corps, il se retrouve entre quatre murs blancs d'un hôpital, où sa femme vient de le faire père. Pas facile de sortir du labyrinthe de la vie.

Chez Dany Boon, l'origine géographique de son personnage – le Nord, le Pas-de-Calais, la Belgique francophone – est déterminante. Il a même conçu des spectacles en ch'ti. Mais ce corps habile, excessif, toujours imprévisible peut être compris et reçu partout dans le monde. Son comique est universel. Dany Boon ne saurait se contenter d'une carrière hexagonale. Il est l'égal des plus grands. D'un Jerry Lewis par exemple. Enfin l'hilarité déclenchée par *Supercondriaque* ne doit pas aveugler. Les virus sont toujours là, le SRAS, la grippe aviaire, le virus Ebola en Afrique. Des agents d'un autre temps, comme ce bacille de Koch ultra-résistant, reviennent chez nous, menaçants. Des virus inédits apparaissent par mutation. D'autres micro-organismes pathogènes surgissent, portés par le changement climatique, et se déplacent vers de nouveaux environnements. Soyez phobes, méfiants, méticuleux, avertis, et ne snobez pas les vaccins. Phobes comme Fau-bert. La révolution pasteurienne est une révolution permanente.